

Jean-Pierre Drapier

Principes du pouvoir vs pouvoir des principes *

Ce n'est pas sans amusement que je me suis aperçu que le ou les rédacteurs de l'argument pour ce séminaire avaient eu leur attention attirée par la même phrase de « La direction de la cure » que votre serviteur : « Nous entendons montrer en quoi l'impuissance à soutenir une praxis se rabat, comme il est en l'histoire des hommes communs, sur l'exercice d'un pouvoir ¹. »

Par rapport à la question dont je voulais rendre raison, ce qui m'intéressait plus particulièrement est ce bout de phrase : « comme il en est en l'histoire des hommes communs » par lequel Lacan montre ce qu'il y a de commun aux analystes et à tous les hommes dès qu'il s'agit de pouvoir. En effet, je m'interroge à partir d'une triple confrontation au pouvoir : celle d'analyste, celle de médecin-directeur d'une institution et celle de personnage politique.

Alors, certes, comme analyste on peut se rassurer facilement en se disant lacanien fidèle et qu'il suffit de se répéter : « le psychanalyste assurément dirige la cure. Le premier principe de cette cure [...] c'est qu'il ne doit point diriger le patient ». Ou penser à ce que disait Lucien Bonnafé sur la direction d'une institution : « Diriger c'est montrer la direction. » Peut-être plus facile à dire qu'à tenir comme position...

À relire la phrase de Lacan, on peut la réduire à ce paradoxe : l'impuissance se rabat sur l'exercice d'un pouvoir. Il ne dit pas l'impossible comme Freud avec ses trois tâches : gouverner, éduquer, psychanalyser – mais impuissance, qui plus est « impuissance à tenir

* Intervention au séminaire Champ lacanien, « Les principes du pouvoir », le 20 octobre 2011 à Paris.

1. J. Lacan, « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 586.

authentiquement », en rajoutant ainsi du côté de la responsabilité du sujet : il ne s'agit donc pas d'un réel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, mais d'une prise de position, soutenue ou non, grâce au pouvoir de quelques principes.

Dans son texte « La direction de la cure », Lacan dégage quelques-uns de ces principes. L'analyste « est d'autant moins sûr de son action qu'il y est plus intéressé dans son être ² ». Indication congruente avec la critique du contre-transfert ou celle de l'identification à l'analyste.

Idée congruente aussi avec l'indication suivante : l'analyste « ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être ³ ». Ce texte date de 1958 et pourtant il définit déjà ce qu'est un analyste tel que Lacan l'entendra avec la passe : « Car il a rejeté l'être qui ne savait pas la cause de son fantasme, au moment même où enfin ce savoir supposé, il l'est devenu ⁴. » Vous avez reconnu là une phrase de la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École ». Ce qui permet à un analyste de soutenir authentiquement une pratique, c'est le pouvoir de ce principe : avoir reconnu dans son analyse le *désêtre* de son analyste, l'avoir réduit à un signifiant quelconque et être prêt à en payer le prix en venant occuper cette place même.

Cela veut dire, concernant la question du transfert, que l'analyste doit y reconnaître non pas un amour adressé à son être, ni une résistance à vaincre dans un imaginaire rapport de force, mais un amour adressé au savoir et la réactualisation d'affects pour laquelle il ne sert que d'écran de projection : quand les masques furent tombés, ils s'aperçurent que ce n'était pas lui, que ce n'était pas elle. Faute de se caler sur ce principe, l'analyste ne peut que vouloir « garder le dessus ⁵ » dans ce qu'il croit être une relation duelle et qui devient en fait une relation-duel.

D'où l'impuissance qui frappe l'analyste.

Le pouvoir de l'analyse, son principe premier, c'est le pouvoir de la parole en tant qu'elle est un acte. Mais pour que l'interprétation

2. *Ibid.*, p. 587.

3. *Ibid.*, p. 589.

4. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254.

5. J. Lacan, « La direction de la cure... », *op. cit.*, p. 595.

soit juste, il ne suffit pas qu'elle soit exacte et encore moins explicative de l'alpha et l'oméga des coordonnées du patient. L'interprétation juste n'est pas prise dans l'intersubjectivité, c'est celle qui s'efface derrière le discours du patient et qui a un effet de relance sur ce discours, sur ses associations.

À user du pouvoir que lui donne le transfert, l'analyste ne peut que passer à côté et parler à la place de la vérité : alors l'analyste serait l'Autre comme lieu de la vérité du désir. Avec une conséquence immédiate : ne pas laisser courir le furet du désir, selon la jolie expression de « L'instance de la lettre », et venir figer le sujet, le scotcher. Là où nous attendons un effet de coupure, aurait lieu un effet d'identité, de « mêméité » dirais-je. Dans les deux cas il y a pouvoir de la parole et usage du principe de son pouvoir, mais dans des directions radicalement opposées : avec principe d'un côté, sans principe de l'autre, c'est-à-dire selon l'éthique de l'analyste d'un côté, contre cette éthique de l'autre.

Il y a un parallèle à faire avec la politique, qui n'est rien d'autre que l'usage du pouvoir dans le social, et la conquête du pouvoir dans le social.

Peut-être avez-vous déjà entendu parler de Corbeil-Essonnes et des batailles itératives (2008, 2009, 2010 !) autour du pouvoir municipal : un puissant, patron d'entreprises, patron de presse, milliardaire, a décidé il y a trente ans de « prendre » cette ville. Il a mis quinze ans à y arriver et depuis l'a contrôlée directement pendant quatorze ans puis indirectement *via* son fondé de pouvoir. Il y a installé un système mafieux unissant la grande bourgeoisie à des lou-bards et à de grands chefs de clans tribaux habitants (à l'origine) des cités improbables. Cette union internationaliste d'un type nouveau (qui depuis apparaît assez commune au niveau national, cf. le livre de Pierre Péan *La République des mallettes*) repose évidemment sur l'argent, soit par distribution, soit par attribution de marchés et d'emplois plus ou moins réels.

Pourtant, cela signifie-t-il que le principe du pouvoir en politique est l'argent ? La puissance ? N'écartons pas cette source « réelle ». Mais ce n'est pas si simple, ni si direct.

J'ai beaucoup appris à ce sujet il y a deux ans, lors d'une campagne municipale.

Rencontres dans la cité de Montconseil. Un jeune, 28 ans, m'explique pourquoi il a voté et votera Dassault : « Il m'a payé mon permis de conduire Poids lourd, avec ça j'ai eu un boulot et je peux payer un loyer. » Imparable, non ? Puissance de l'argent du puissant donc... Oui mais 21 000 électeurs, ça ne s'achète pas, même si on est milliardaire. Comment ça fonctionne ? Cinq minutes après, rencontre avec deux jeunes, 15-16 ans. Ils ne peuvent voter, mais sont pour Dassault : « Ton candidat, c'est un clochard. Moi quand j'aurai 18 ans, D. S. me payera le permis – peut-être même le permis Poids lourd. » Cela est à compléter de cette phrase entendue aux Tarterêts : « Quand on a la chance qu'un milliardaire tombe sur une ville, on ne le lâche pas. »

Cependant, on entend bien que ce qui fonctionne et qui diffuse plus que les enveloppes, ce sont des dires, des paroles, en tant qu'elles portent des promesses, promesse d'une manne céleste, promesse d'un partage ou simplement de quelques miettes, promesse de promesses.

Pour faire consister ces promesses, ces paroles sont comme les perles : il leur faut un corps dur autour duquel elles vont proliférer, prendre du volume et du brillant, donc des billets bien réels pour certains.

Si la bataille pour le pouvoir est essentiellement un affrontement de signifiants, le mieux-disant étant celui qui fait le mieux rêver, l'emprise signifiante est tout aussi importante dans son exercice.

Même dans la tyrannie, le tyran n'utilise de la terreur que pour renforcer les effets de ses signifiants en faisant taire ceux de ses opposants. Déjà en 1549, Étienne de La Boétie dans son *Discours sur la servitude volontaire* s'étonnait qu'Un puisse dominer la multitude ; il démontre que sans le consentement de celle-ci – et on voit bien comment les dictatures tombent dès que ce consentement fait défaut – le joug ne tient pas. Il faut que le tyran soit objet de l'amour de la multitude ou d'une fraction assez importante de celle-ci pour se maintenir. La Boétie s'arrête à l'amour comme cause finale. La psychanalyse permet de savoir ce qui est cause de cet amour.

Pour Freud, la foule « se laisse guider presque uniquement par l'inconscient ⁶ », en ce que le leader, imposé ou élu, c'est un père, ou

6. S. Freud, « Psychologie collective et analyse du moi », dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1951, p. 85.

au moins « un frère aîné [qui] leur remplace le père ⁷ » et qui les fait se reconnaître égaux entre eux, s'identifier les uns aux autres ⁸. Les dictatures ont toujours su détecter, exploiter et provoquer cette identification en utilisant les paroles adéquates dans la désignation du chef : « le Petit Père des peuples », « le Guide suprême », « le Führer » et autres « Pères de la Nation ».

Puis il y a des formes plus sophistiquées, où le consentement à l'exercice du pouvoir se fait non par identification à un individu, non par amour de celui-ci, non par identifications horizontales entre les individus de la foule, mais par identification symbolique à un Idéal. C'est-à-dire, *in fine*, à un ou des signifiant(s), un ou des S1 promu(s) par la bonne parole.

Mon insistance à mettre en avant le pouvoir de la parole en tant que principe du pouvoir peut étonner là où on pouvait s'attendre à ce que je parle de discours.

Certes les discours sont ce qui fonde le lien social, ils donnent leur coloration et leur orientation à une société ou à un moment sociétal donné, mais c'est dans l'ordre du langage, plus précisément de la parole que va se jouer la comédie du pouvoir, de sa conquête à son maintien.

Je ferai une comparaison avec ce que Marx appelait infrastructure et superstructure, l'infrastructure étant chez lui les rapports de production, en particulier le mode de propriété des moyens de production, et les superstructures les appareils d'État et l'idéologie administrant et faisant que ça tourne. On pourrait dire que les discours sont de l'ordre de l'infrastructure et les paroles de l'ordre des superstructures. Je m'appuierai pour défendre cette thèse sur le Lacan de 1971, celui du *Savoir du psychanalyste* : il ne cesse d'y distinguer en les articulant discours et parole ; discours du côté du réel et parole du côté du semblant. Par ailleurs, il y articule parole/vérité/pouvoir/savoir.

1. « La parole définit la place de ce que l'on appelle la vérité. Ce que je marque dès son entrée, pour l'usage que j'en veux faire, c'est sa structure de fiction, c'est-à-dire aussi bien de mensonge ⁹. »

7. *Ibid.*, p. 104.

8. *Ibid.*, p. 106.

9. J. Lacan, *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 25.

Alors que pour lui, « ce qui définit un discours, ce qui l'oppose à la parole [...] c'est que le détermine le réel ¹⁰ ».

2. « La puissance du symbolique, elle, n'a pas à être démontrée : c'est la puissance même. Il n'y a aucune trace de puissance dans le monde avant l'apparition du langage ¹¹. » À mettre donc en série avec la parole comme définissant la place de la vérité, dans sa structure de fiction et donc de mensonge et avec cette assertion : « Mais il n'y a certainement pas de rapport sexuel parce que la parole fonctionne à un niveau dont le discours psychanalytique a découvert la prééminence [...] à savoir le semblant. »

3. Ce fonctionnement de la parole et du symbolique est ce qui permet de situer le savoir, le dernier mot du savoir, dans les sphères éternelles, les sphères éthérées. « Elles savent. Et il faudra du temps pour que ça passe. C'est bien en quoi le savoir est associé dès l'origine à l'idée du pouvoir ¹². » Voilà en quoi le milliardaire qui vient d'une autre planète vaut mieux pour le pouvoir qu'un « clochard » autochtone.

Notons au passage que Lacan persiste avec cohérence dans son fil de « La direction de la cure » sur l'impuissance nécessaire de l'analyste : « Dans une certaine perspective, que je ne qualifierai pas de progressiste, un savoir qui n'en peut mais, le savoir de l'impuissance, voilà ce que le psychanalyste pourrait véhiculer ¹³. »

Du côté du psychanalyste, « un savoir qui n'en peut mais » – un savoir qu'il refuse de mettre au service de son pouvoir –, du côté du politique, un savoir associé au pouvoir et situé dans les sphères éthérées. Des deux côtés la parole au principe du pouvoir : mais côté analyste une parole qui s'efface derrière celle de l'analysant et laisse courir son désir, tandis que celle du politique est destinée à capter, à capturer le désir et à organiser le désir et la pensée de la foule.

Alors, peut-on être analyste et faire de la politique ? C'est-à-dire peut-on faire de la politique autrement ? Ne plus se présenter comme ceux qui savent à la place des gens, qui savent quels sont les urgences

10. *Ibid.*, p. 68.

11. *Ibid.*, p. 38.

12. *Ibid.*, p. 39.

13. *Ibid.*, p. 40.

ou leurs besoins, comme ceux qui ont les solutions ? Faire que les collectifs de décision, d'expression soient le plus larges possible ?

Substituer au savoir-pouvoir le savoir de l'impuissance ? Oui c'est possible puisque nous le pratiquons à Corbeil-Essonnes depuis quelques années. Et cela avec une certaine réussite qui amène à deux doigts du succès. Mais, du coup, dire que c'est probant serait peut-être très optimiste : puisqu'il y a ces deux doigts.

Pourquoi ? Pourquoi une parole pas-toute puissante, une parole « pas-toute » est-elle inégale dans la conquête du pouvoir ? Féminin et pouvoir sont-ils structurellement incompatibles ? Si vous regardez les organes dirigeants de toute institution, de l'entreprise à l'hôpital, jusqu'à l'État ou l'ONU, vous ne pourrez que constater la raréfaction avec l'altitude de la partie la plus féminine de l'humanité : plus on monte moins il y a de femmes, « mis à part M^{me} Thatcher » comme le chantait Renaud ; la vraie femme, la femme pauvre de Lacan, n'y est pas – n'est pas dans cette jouissance-là. La jouissance phallique est ce qui donne au phallus sa valeur d'insigne du pouvoir : avoir le pouvoir ou avoir le phallus sont équivalents. Avec un effet d'excitation qui, on l'a vu dans l'actualité récente, se résout souvent pour les hommes comme pouvoir dans une jouissance pénienne.

Mais nous ne sommes plus alors dans les principes du pouvoir, tout au plus dans ses (tristes) conséquences.